

LUCINDA RILEY

LA CHAMBRE AUX PAPILLONS

Par l'auteur
de la saga
phénomène
**LES SEPT
SŒURS**

POCHE
C
CHARLESTON

LUCINDA RILEY

LA CHAMBRE AUX PAPILLONS

Dans la campagne du Suffolk, Admiral House trône. C'est la maison de famille de Posy Montague, l'endroit où elle a passé son enfance à courir après les papillons avec son père, avant d'y élever ses propres enfants. À près de 70 ans, elle doit pourtant se résoudre à se séparer de cette demeure qui a abrité ses plus grandes joies et ses plus grandes peines. Mais la réapparition soudaine de Freddie, son amour de jeunesse qui lui a brisé le cœur cinquante ans auparavant, va tout bouleverser. Car il se pourrait bien qu'Admiral House n'ait pas encore révélé tous ses secrets...

Une captivante fresque multigénérationnelle, combinant personnages inoubliables et secrets déchirants, comme Lucinda Riley en a fait sa spécialité.

**« Absolument enchanteur.
Préparez-vous à être intrigué, ému
aux larmes et transporté. »**

LANCASHIRE EVENING POST

Traduit de l'anglais par Élisabeth Luc

Texte intégral

ISBN 978-2-38529-193-8



10,90 euros
Prix TTC France

Rayon : Littérature
étrangère



www.editionscharleston.fr
www.lucindariley.com

Titre original : *The Butterfly Room*
Copyright © 2019 by Lucinda Riley
Illustrations : Pan Macmillan
Traduit de l'anglais par Élisabeth Luc

Présente édition :
© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2024
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-193-8

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !
Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre
passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande atten-
tion pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu
de forêts gérées durablement.

Lucinda Riley

LA CHAMBRE
AUX PAPILLONS

Roman

*Traduit de l'anglais
par Élisabeth Luc*



De la même autrice, aux éditions Charleston :

L'Ange de Marchmont Hall

La Belle Italienne

Le Domaine de l'héritière

La Jeune Fille sur la falaise

La Lettre d'amour interdite

La Maison de l'orchidée

Les Mystères de Fleat House

La Rose de minuit

Le Secret d'Helena

La série *Les Sept Sœurs* :

Les Sept Sœurs – Maia (tome 1)

La Sœur de la tempête – Ally (tome 2)

La Sœur de l'ombre – Star (tome 3)

La Sœur à la perle – CeCe (tome 4)

La Sœur de la Lune – Tiggy (tome 5)

La Sœur du Soleil – Électra (tome 6)

La Sœur disparue (tome 7)

Atlas, l'histoire de Pa Salt (tome 8)

Retrouvez toute l'actualité de l'autrice :

fr.lucindariley.co.uk

www.thesevensistersseries.com

www.facebook.com/lucindarileyauthor

www.twitter.com/lucindariley

Pour Valerie, ma belle-mère, avec toute mon affection.

POSY



Vulcain

(Vanessa atalanta)

Admiral House, Southwold, Suffolk, juin 1943

— **N**’oublie pas, ma chérie, que tu es une fée voletant dans l’herbe grâce à tes ailes diaphanes, prête à capturer ta proie dans ton filet de soie. Regarde ! murmura-t-il à mon oreille. Il est là, au bord de cette feuille. Allez, prends ton envol !

Comme il me l’avait enseigné, je fermai les paupières pendant quelques secondes. Je me hissai sur la pointe des pieds en m’imaginant que je décollais, puis je sentis la paume de mon père, dans mon dos, qui me poussait doucement vers l’avant. En rouvrant les yeux, je me concentrai sur deux ailes bleu jacinthe. Je n’eus qu’à avancer de deux pas pour placer mon filet au-dessus de la tige fragile d’un buddleia, ou « arbre à papillons », sur laquelle s’était perché l’azuré du serpolet.

Le mouvement du filet alerta le papillon qui déploya ses ailes pour s’enfuir. Trop tard. Moi, Posy,

princesse des fées, je l'avais capturé ! Pas pour lui faire du mal, bien sûr. Pour le confier à Lawrence, le roi du peuple magique, qui était aussi mon père. Le papillon ferait l'objet d'une étude avant d'être relâché non sans avoir dégusté un grand bol du meilleur nectar.

— Elle est très forte, ma Posy ! s'extasia Papa tandis que je me frayais un chemin dans les fourrés pour le rejoindre.

Je lui tendis fièrement mon filet. Il s'était accroupi, de sorte que nos yeux, que nous avions semblables, se croisèrent, exprimant bonheur et satisfaction.

Il baissa la tête pour examiner le papillon immobile, dont les pattes minuscules étaient accrochées à sa prison de fil. Papa avait les cheveux d'un brun acajou. Il les lissait avec de la brillantine pour qu'ils scintillent au soleil comme la table de la salle à manger quand Daisy la cirait. Leur parfum familial était rassurant. Papa était mon univers et je l'aimais plus que tout au monde, qu'il soit réel ou féérique. J'aimais Maman aussi, bien sûr... Elle passait le plus clair de son temps à la maison, pourtant j'avais l'impression de la connaître moins bien que Papa. Elle restait souvent dans sa chambre, à cause de ses migraines disait-elle, et quand elle n'y était pas, elle n'avait pas de temps à me consacrer.

— Il est épatant, ma chérie ! commenta Papa en levant les yeux vers moi. Un spécimen très rare dans nos contrées, et de belle lignée, c'est certain.

— Un prince des papillons, tu crois ?

— C'est fort possible, admit Papa. Il faudra le traiter avec le respect dû à son rang.

— Lawrence ! Posy ! À table ! lança une voix, derrière les haies.

Papa se dressa au-dessus de l'arbre aux papillons et fit un signe de la main vers la terrasse d'Admiral House, à l'autre extrémité de la pelouse.

— On arrive, chérie !

En voyant sa femme, il afficha un sourire béat. Ma mère était la reine du peuple magique, un jeu que je ne partageais qu'avec lui.

Main dans la main, nous traversâmes la pelouse, humant cette odeur d'herbe fraîchement coupée que j'associais aux jours heureux passés au jardin : les amis de Papa et Maman, coupe de champagne dans une main, maillet de croquet dans l'autre, le son du maillet heurtant la boule, sur le gazon que Papa tondait pour l'occasion...

Ces moments d'insouciance étant plus rares, depuis le début de la guerre, leur souvenir n'en était que plus précieux. La guerre avait aussi estropié Papa, de sorte qu'il fallait marcher doucement. Je m'en accommodais à merveille car ainsi je l'avais plus longtemps pour moi seule. Il allait bien mieux qu'à son retour de l'hôpital, en fauteuil roulant, tel un vieux monsieur au regard triste. Grâce à Maman et Daisy, qui s'occupaient de lui, et moi qui m'efforçais de lui lire des histoires, il s'était vite remis. Il arrivait même à marcher sans canne, à condition de ne pas aller trop loin.

— Posy, va te laver les mains et te débarbouiller. Tu diras à ta mère que je suis allé installer notre nouvel invité.

Au bas des marches de la terrasse, il brandit le filet.

— Oui, Papa, répondis-je en le regardant disparaître derrière la haie.

Il se dirigeait vers la Folie qui, avec sa tourelle en briques blondes, constituait le château idéal pour le peuple des fées et leurs amis papillons. Papa y passait beaucoup de temps, seul. Je n'avais le droit de jeter un coup d'œil dans la petite pièce circulaire et sombre qui sentait le moisi que quand Maman me chargeait d'aller chercher Papa pour le déjeuner.

C'était dans la pièce du bas qu'il conservait son « équipement d'extérieur », comme il l'appelait. Les raquettes de tennis y côtoyaient les piquets de cricket et les bottes en caoutchouc crottées. Je n'avais jamais été invitée à gravir l'escalier en colimaçon. J'étais montée en secret un jour où Papa était demandé au téléphone. Quelle déception de découvrir qu'il avait verrouillé l'imposante porte en chêne massif ! J'eus beau actionner la poignée de toutes les forces de mes petites mains, elle n'avait pas cédé. Au contraire du rez-de-chaussée, il y avait des fenêtres, à l'étage. La Folie m'évoquait un peu le phare de Southwold, sauf qu'elle était surmontée d'une couronne dorée au lieu d'une lampe.

Je grimpai les marches du perron avec un soupir d'aise en admirant les murs en briques rouge clair de la bâtisse, avec ses rangées de hautes fenêtres à guillotine encadrées de glycines aux feuilles vert tendre. La table en fer forgé verdi, noire à l'origine, était dressée sur la terrasse pour le déjeuner. Il n'y avait que trois couverts. Nous serions entre nous, pour une fois. C'était très rare. Ce serait bien d'avoir Papa et Maman pour moi seule.

Dans la maison, je franchis la porte à double battant du salon pour contourner les divans en soie damassée qui flanquaient la cheminée en marbre. Elle était si énorme que, l'année précédente, le Père Noël avait réussi à y faire passer une bicyclette rutilante. D'un pas léger, je longeai un labyrinthe de couloirs menant aux toilettes du rez-de-chaussée.

Refermant la porte, j'actionnai à deux mains le gros robinet argenté pour les savonner avec soin, hissée sur la pointe des pieds pour observer mon visage dans le miroir, en quête de traces de terre. Maman était très à cheval sur les apparences. D'après Papa, c'était dû à ses origines françaises. Gare à quiconque se présentait à table sans être impeccable !

Elle était incapable de dompter mes boucles brunes qui ne cessaient de s'échapper de mes tresses. Un soir, alors que Papa me bordait, je lui avais demandé si je pouvais prendre un peu de sa brillantine. Il avait ri en enroulant une mèche rebelle autour de son index.

— Surtout pas ! J'adore tes boucles, ma chérie. Si cela ne tenait qu'à moi, elles cascaderaient librement sur tes épaules.

Je brûlais d'envie d'avoir la crinière lisse et blonde de Maman. Elle avait la couleur du carré de chocolat blanc qu'elle servait avec le café, après le dîner. Moi, j'avais les cheveux café au lait, selon son expression ; tout simplement châains.

— Ah, te voici, Posy, dit Maman en me voyant émerger sur la terrasse. Où est ton chapeau de soleil ?

— Oh, j'ai dû l'oublier au jardin en chassant les papillons avec Papa.

— Combien de fois t'ai-je expliqué que tu risques un coup de soleil ! gronda-t-elle. À quarante ans, tu auras l'air d'en avoir soixante, avec la peau ridée comme un pruneau.

— Oui, Maman, admis-je, tout en me disant que quarante ans était déjà un âge avancé.

— Comment va ma deuxième femme préférée ?

Papa apparut sur la terrasse et fit tournoyer Maman dans ses bras. Elle tenait un pichet d'eau dont une partie gicla sur les dalles.

— Fais attention, Lawrence !

Elle fronça les sourcils et s'extirpa des bras de mon père pour poser le pichet sur la table.

— N'est-ce pas une journée magnifique ?

Papa sourit et s'assit en face de moi.

— On dirait qu'il fera beau temps ce week-end, pour notre réception, poursuivit-il.

— On donne une réception ? demandai-je alors que Maman prenait place à côté de lui.

— Oui, ma chérie. J'ai été jugé apte à reprendre du service, alors Maman et moi avons décidé d'organiser une petite fête.

Mon cœur se serra lorsque Daisy, notre unique bonne depuis que les autres domestiques avaient été réquisitionnés, vint servir du jambon en boîte et des radis. Je détestais les radis, mais c'était tout ce qui restait dans le potager, cette semaine. Le plus gros de la récolte servait à l'effort de guerre.

— Tu pars pour combien de temps, Papa ? questionnai-je d'une voix brisée.

J'avais l'impression qu'un radis s'était coincé dans ma gorge et que je n'allais pas tarder à pleurer.

— Pas trop longtemps, je pense. Les Boches sont fichus. Je dois participer à la dernière offensive. Je ne peux pas laisser tomber mes camarades, tu comprends ?

— Je sais, Papa, fis-je sans conviction. Tu ne seras plus blessé, j'espère...

— Bien sûr que non, chérie. Ton Papa est indestructible. N'est-ce pas, Lawrence ?

Le sourire crispé de ma mère m'indiqua qu'elle était aussi inquiète que moi.

— Oui, mon amour, répondit-il en posant une main sur la sienne. Je le suis.

— Papa ? hasardai-je le lendemain matin, en trempant avec soin une mouillette dans mon œuf à la coque. Il fait chaud aujourd'hui, on peut aller à la plage ? Cela fait si longtemps !

Il se tourna vers Maman, qui lisait son courrier par-dessus son café et ne parut pas s'en rendre compte. Elle recevait de nombreuses lettres de France, écrites sur du papier plus fin que les ailes d'un papillon, ce qui lui seyait à merveille car elle était délicate et svelte.

— Alors, Papa ? On va à la plage ? insistai-je.

— Ma chérie, je crains que la plage ne se prête pas aux loisirs, en ce moment, avec les barbelés et les mines... Rappelle-toi, je t'ai expliqué ce qui est arrivé à Southwold, le mois dernier.

— Oui, Papa...

Je frémis en pensant à Daisy, qui m'avait portée vers l'abri antiaérien, ce jour-là. S'il y avait eu des coups de tonnerre, des éclairs dans le ciel, ce n'était pas un orage. D'après mon père, c'était Hitler. Nous

étions serrés comme des sardines. Papa nous a dit de faire comme les hérissons, de nous rouler en boule. Même si Maman s'était fâchée d'être comparée à un animal, j'avais joué le jeu, enfouie sous terre, tandis que les êtres humains faisaient la guerre à la surface. Finalement, le vacarme avait cessé. Papa avait annoncé que nous pouvions retourner au lit. J'étais triste de devoir aller me coucher seule, comme un être humain, au lieu de rester tapie entre mes parents dans notre tanière.

Le lendemain matin, j'avais trouvé Daisy en pleurs dans la cuisine. Elle n'avait pas voulu m'expliquer pourquoi. Le laitier n'était pas passé, ce jour-là, et Maman m'avait annoncé que je n'irais pas à l'école parce qu'il n'y en avait plus.

— Comment peut-elle avoir disparu ?

— Une bombe est tombée dessus, chérie, avait-elle répondu en soufflant un nuage de fumée de cigarette.

Maman fumait, à présent, et je m'inquiétais parfois qu'elle mette le feu à ses lettres parce qu'elle les tenait très près de son visage pour les lire.

Je me demandais ce qu'il était advenu de notre cabine de plage. J'adorais cette cabine jaune clair. Elle se trouvait à l'extrémité d'une rangée, de sorte que, en regardant d'un côté, on avait l'impression qu'il n'y avait personne d'autre sur la plage. De l'autre côté, on n'était pas très loin du gentil marchand de glaces, sur la jetée. Papa et moi constructions de sublimes châteaux de sable, avec des tours et des douves, et assez vastes pour accueillir les petits crabes qui osaient s'y aventurer. Maman ne voulait jamais venir à la plage parce qu'il y avait trop de

sable. Autant reprocher à la mer d'être trop mouillée...

Chaque fois que nous y allions, il y avait un vieux monsieur portant un chapeau à large bord qui longea la côte d'un pas lent, enfonçant une longue canne dans le sable, mais pas comme celle dont Papa se servait pour marcher. Il tenait un grand sac et, de temps à autre, s'arrêtait et se mettait à creuser.

— Qu'est-ce qu'il fait, Papa ?

— C'est un ramasseur d'épaves, chérie. Il ratisse la plage. Il marche au bord de l'eau, en quête d'objets échoués sur le sable et provenant de bateaux ou de contrées lointaines.

— Ah...

Ce monsieur n'avait pas de râteau, pourtant.

— Tu crois qu'il va trouver un trésor ?

— À force de creuser, il finira par déterrer quelque chose.

Captivée, j'avais regardé le vieil homme extraire un objet de son trou et en ôter le sable, pour constater que ce n'était qu'un vieux pot en émail.

— Quelle déception, avais-je soupiré.

— Souviens-toi que le déchet d'un homme peut devenir le trésor d'un autre. Peut-être sommes-nous tous des ramasseurs d'épaves à notre façon. Nous cherchons sans cesse, espérant dénicher ce trésor qui illuminera notre vie, et quand nous découvrons un vieux pot rouillé au lieu d'un bijou étincelant, nous poursuivons notre quête.

— Tu cherches encore ton trésor, Papa ?

— Non, ma princesse des fées. Je l'ai trouvé, m'avait-il répondu avec un sourire, avant de m'embrasser sur le front.

Après bien des tergiversations, Papa finit par céder et m'emmena nager dans une rivière. Daisy m'aida à enfiler mon maillot et posa un chapeau de paille sur mes boucles rebelles, puis je montai dans la voiture. Maman était trop occupée à préparer la réception du lendemain, ce qui me convenait à merveille car le roi des fées et moi pourrions ainsi accorder une audience à toutes les créatures de la rivière.

— Il y aura des loutres, Papa ?

Nous roulions dans le sens opposé à la mer, dans la campagne verdoyante et les champs infinis.

— Il faut être très silencieux pour voir des loutres. Tu arriveras à te taire, Posy ?

— Bien sûr !

Au terme d'un long trajet, je vis le ruban bleu d'une rivière serpenter derrière les roseaux. Papa portait notre matériel scientifique : un appareil photo, des filets à papillons, des bocaux en verre, et notre pique-nique : de la citronnade et des sandwiches au corned-beef.

Des libellules qui voletaient à la surface disparurent dès que je me mis à patauger dans l'eau délicieusement fraîche. J'avais trop chaud, sous mon chapeau, alors je le jetai sur la berge. Papa avait lui aussi enfilé son maillot de bain.

— Ton remue-ménage aura fait fuir les loutres, dit-il en entrant dans l'eau, qui lui arrivait à peine aux genoux, tant il était grand. Regarde ces utriculaires. Et si nous en rapportions pour notre herbier ?

Ensemble, nous plongeâmes une main pour cueillir une fleur jaune aux racines bulbeuses. Elles hébergeaient une foule de petits insectes. Après avoir rempli un bocal d'eau, nous y glissâmes notre spécimen.

— Tu te rappelles son nom latin, ma chérie ?

— *Utricularia*, répondis-je fièrement.

Je sortis de l'eau pour m'asseoir à côté de lui sur la rive.

— Comme tu es intelligente ! Promets-moi de continuer notre collection en mon absence. Si tu vois une plante intéressante, fais-la sécher ainsi que je te l'ai montré. Je vais avoir besoin de ton aide, Posy.

Il prit un sandwich dans le panier de pique-nique. Je l'acceptai en affichant de mon mieux un air sérieux de scientifique. Je voulais qu'il sache qu'il pouvait compter sur moi. Avant la guerre, il était botaniste et il rédigeait un ouvrage depuis ma naissance, ou presque. Souvent, il s'enfermait dans la Folie pour « réfléchir et écrire ».

Parfois il rapportait le livre à la maison et me montrait certains de ses dessins. Ils étaient superbes et recensaient la faune et la flore de notre région. Il y avait de très belles images de papillons, d'insectes et de plantes. Un jour, il m'avait confié que quand une seule de ces choses changeait, l'équilibre de la nature était bouleversé.

— Regarde ces moucherons, par exemple, m'avait-il dit en désignant une nuée, par une chaude soirée d'été. Ils sont essentiels à l'écosystème.

— Mais ils nous piquent !

— C'est dans leur nature ! avait-il dit en riant. Sans eux, de nombreuses espèces d'oiseaux n'auraient plus à manger et finiraient par s'éteindre. Dès que les oiseaux sont touchés, il y a des répercussions sur le reste de la chaîne alimentaire. Sans oiseaux, d'autres insectes comme les sauterelles auraient

soudain moins de prédateurs et se multiplieraient, dévorant toutes les plantes. Et sans les plantes...

— Il n'y aurait plus rien à manger pour les *herbivores*.

— Les herbivores, oui. Tu vois, l'équilibre de la nature est précaire. Un battement d'ailes de papillon peut bouleverser le monde entier.

J'y repensais en cet instant, en mâchonnant mon sandwich.

— Je t'ai apporté quelque chose de spécial, déclara mon père.

Il glissa une main dans son sac à dos et en sortit une boîte en métal brillant. En soulevant le couvercle, je découvris des dizaines de crayons parfaitement taillés, de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

— En mon absence, tu continueras à dessiner et, à mon retour, tu me montreras tes progrès.

Trop heureuse pour parler, je me contentai d'un hochement de tête.

— Quand j'étais étudiant à Cambridge, j'ai appris à observer le monde, poursuivit-il. Tant de personnes sont aveugles à la beauté et la magie qui nous entourent ! Pas toi, Posy. Tu vois déjà mieux que la plupart des gens. En dessinant la nature, on arrive à la déchiffrer, on remarque ses différents éléments et la façon dont ils s'assemblent. Tes croquis et tes études peuvent aider les autres à comprendre le miracle de la nature.

À notre retour à la maison, Daisy me gronda parce que j'avais les cheveux mouillés. Elle me fit prendre un bain, ce qui semblait absurde, car j'allais me tremper encore davantage. Une fois couchée,

dès que Daisy eut fermé la porte de ma chambre, je me relevai pour sortir mes crayons de couleur et en caresser la pointe acérée. Si je m'entraînais suffisamment, quand Papa rentrerait de la guerre, je pourrais lui montrer que j'étais digne d'étudier à Cambridge, moi aussi, même si je n'étais qu'une enfant.

Le lendemain matin, par la fenêtre de ma chambre, je vis les voitures arriver dans l'allée. Chaque véhicule était plein à craquer. D'après Maman, ses amis avaient mis en commun leurs tickets d'essence pour venir de Londres. Elle les qualifiait d'*émigrés*, un mot désignant une personne qui quitte son pays d'origine pour un autre. Tout Paris s'était installé en Angleterre pour échapper à la guerre, à en croire ma mère. Ce n'était pas vrai, bien sûr, mais ses amis français étaient bien plus nombreux que les amis anglais de mon père, lors de leurs réceptions. Je n'y voyais pas d'inconvénient car c'étaient des personnages hauts en couleur. Les hommes arboraient des foulards aux tons vifs et un smoking impeccable. Les dames étaient en robe de satin et avaient les lèvres très rouges. Et surtout, ils m'apportaient des cadeaux.

Papa les surnommait les « bohèmes de Maman ». D'après le dictionnaire, c'étaient des gens créatifs, artistes, musiciens ou peintres. Maman avait été chanteuse dans un célèbre cabaret parisien et j'adorais sa voix grave et suave comme du miel. Elle ignorait que je l'entendais, parce que j'étais censée dormir. Mais quand ils recevaient, c'était impossible, alors je me faufilais dans l'escalier pour écouter la musique et le brouhaha des conversations.

Ces soirs-là, Maman reprenait vie. Entre deux réceptions, elle faisait mine d'être une poupée inanimée. J'aimais l'entendre rire. Quand nous étions entre nous, cela ne lui arrivait pas très souvent.

Les amis aviateurs de Papa étaient gentils, eux aussi. Ils étaient tous habillés de la même façon, en bleu marine ou en marron, et il n'était pas facile de les distinguer. Mon préféré, c'était oncle Ralph, mon parrain, le meilleur ami de Papa. Je le trouvais très séduisant, avec ses cheveux bruns et ses grands yeux sombres. Dans un de mes livres, on voyait le prince charmant embrasser Blanche-Neige pour la réveiller. Ralph lui ressemblait. Il jouait très bien du piano, aussi. Avant la guerre, il était concertiste (avant la guerre, tous les adultes que je connaissais faisaient autre chose, sauf Daisy, notre domestique). Ralph souffrait d'une maladie qui lui interdisait de combattre ou de piloter des avions de guerre. Il avait ce que les adultes appelaient « un travail de bureau ». Que faisait-on dans un bureau, à part s'asseoir derrière ? Quand Papa partait piloter ses Spitfire, oncle Ralph nous rendait visite, à Maman et moi, ce qui nous remontait le moral. Il venait déjeuner le dimanche, puis nous jouait du piano. Je m'étais rendu compte depuis peu que Papa avait été absent durant quatre de mes sept années d'existence, ce qui avait dû être très triste pour Maman, avec pour seule compagnie Daisy et moi.

Assise sur ma banquette, derrière la fenêtre, je me penchai pour regarder Maman accueillir ses invités sur les marches du perron. Elle était si belle avec sa robe bleu nuit assortie à ses yeux ! En voyant

Papa la rejoindre et la prendre par la taille, je fus très heureuse.

Daisy vint me faire enfiler la nouvelle robe qu'elle avait cousue pour moi à partir de vieux rideaux verts. Tandis qu'elle me brossait les cheveux pour les nouer en queue-de-cheval à l'aide d'un ruban vert, je décidai de ne pas penser au fait que Papa s'en allait le lendemain.

— Vous êtes prête, Miss Posy ? s'enquit Daisy.

Elle avait trop chaud et semblait épuisée, sans doute parce qu'elle avait dû préparer à manger sans aide pour les invités.

— Oui, je suis prête, répondis-je avec mon plus beau sourire.

En réalité, je ne m'appelais pas Posy. Je portais le prénom de ma mère, Adrienne. Comme il était compliqué d'avoir deux Adrienne sous le même toit, mes parents m'appelaient par mon second prénom, Rose, en l'honneur de ma grand-mère anglaise. D'après Daisy, quand j'étais bébé, mon père me surnommait « Rosy Posy », comme dans la comptine. Au fil du temps, seul Posy était resté, un surnom qui me correspondait bien mieux que mes deux prénoms officiels.

Si certains membres plus âgés de la famille de Papa m'appelaient Rose, je leur répondais, bien sûr, parce qu'on m'avait appris à répondre poliment aux adultes. Lors de cette réception, j'étais Posy pour tout le monde. Les invités m'embrassèrent, m'étreignirent et me remirent de jolis petits cadeaux ornés d'un nœud. Les amis français de Maman avaient une prédilection pour les

dragées, dont je n'étais pas friande, en vérité, mais il était difficile de trouver du chocolat en temps de guerre.

Je pris place à la longue table installée sur des tréteaux. Le soleil dardait ses rayons sur mon chapeau de paille. En écoutant les conversations, je regrettais que tous les jours ne se déroulent pas ainsi, à Admiral House. Tout le monde paraissait si joyeux que j'avais presque envie de pleurer.

— Ça va, Posy chérie ? s'enquit oncle Ralph, à côté de moi. Il fait si chaud...

Il sortit un mouchoir blanc de la poche de sa veste et s'épongea le front.

— Oui, oncle Ralph. Papa et Maman semblent très heureux aujourd'hui. C'est triste que Papa doive retourner à la guerre.

— Je sais...

Oncle Ralph observa mes parents et, soudain, parut mélancolique, lui aussi.

— Enfin, avec un peu de chance, ce sera vite terminé, reprit-il. Et nous pourrons tous tourner la page.

Après le déjeuner, j'eus le droit de jouer au croquet, pour lequel je me révélai très douée, probablement parce que la plupart des grandes personnes avaient bu trop de vin et manquaient de précision dans leurs mouvements. Papa avait vidé sa cave pour l'occasion et les invités avaient écoulé la plupart des bouteilles. Pourquoi les adultes cherchaient-ils à s'enivrer ? Selon moi, l'alcool les rendait plus exubérants et plus bêtes. Peut-être en ferais-je autant, quand j'aurais leur âge...

En traversant la pelouse en direction du court de tennis, je vis un homme et deux femmes enlacés sous un arbre, dormant tous les trois à poings fermés. Sur la terrasse, quelqu'un jouait du saxophone. Heureusement, nous n'avions pas de voisins immédiats.

J'avais de la chance d'habiter Admiral House. Lors de ma première année à l'école communale, j'avais été invitée à prendre le thé chez ma copine Mabel. Quel ne fut pas mon étonnement de découvrir que la porte d'entrée donnait directement sur le salon ! Il y avait une cuisine minuscule à l'arrière et les toilettes étaient au fond du jardin ! Mabel avait quatre frères et sœurs avec qui elle partageait une unique petite chambre, à l'étage. Pour la première fois, j'avais réalisé que j'étais issue d'une famille aisée et que tout le monde ne vivait pas dans un manoir entouré d'un parc. Quel choc ! Quand Daisy était venue me chercher, je lui avais demandé pourquoi c'était ainsi.

— C'est la loterie de la vie, Miss Posy, m'avait-elle répondu avec son accent du Suffolk. Certains tirent le gros lot, d'autres non.

Daisy adorait les dictons. La plupart du temps, je n'en comprenais pas le sens mais, ce jour-là, je m'étais réjouie que la loterie de la vie m'ait fait naître du côté des chanceux.

Miss Dansart, mon institutrice, ne m'appréciait guère. Alors qu'elle encourageait la classe à lever le doigt pour répondre à ses questions, j'étais toujours la première à réagir. Elle affichait toujours une moue étrange en soupirant « Oui, Posy » d'un ton las. Un jour, dans la cour de récréation, je l'avais entendue bavarder avec une collègue.

— Fille unique... entourée d'adultes... précoce...

De retour à la maison, j'avais cherché le mot « précoce » dans le dictionnaire. Dès lors, j'avais cessé de lever le doigt, même quand je brûlais de donner la bonne réponse.

À dix-huit heures, les adultes émergèrent de leur torpeur et allèrent se changer pour le dîner. Je gagnai la cuisine où Daisy m'avait préparé un repas.

— Ce sera des tartines de confiture, ce soir, Miss Posy. Je dois vider les deux saumons que Mr Ralph a apportés et ces bêtes-là n'ont ni queue ni tête à mes yeux !

Daisy rit de sa propre plaisanterie et j'eus soudain de la peine pour elle car elle travaillait beaucoup sans jamais prendre de repos.

— Tu veux que je t'aide ?

— Les deux gamines de Marjory vont venir du village pour dresser la table et servir le dîner, alors ça ira. Merci quand même de me l'avoir proposé. Vous êtes bien gentille.

Ma collation terminée, je filai de la cuisine avant que Daisy ne m'ordonne d'aller me coucher. C'était une si belle soirée ! J'avais envie de retourner dans le parc pour en profiter. Sur la terrasse, je vis le soleil flotter au-dessus des chênes, traçant des stries jaune pâle sur la pelouse. Les oiseaux chantaient comme en pleine journée et il faisait doux. Je m'assis sur les marches, lissant ma robe sur mes genoux, pour admirer un vulcain posé sur une fleur, dans un massif qui descendait vers le jardin.